

#01

« Choisir les grandes ambitions de Nouvel, l'intelligence et l'imaginaire de Koolhaas, ou revenir au pré carré des habitudes parisiennes et aux jacqueries locales ?
Tel est l'enjeu pour Bertrand Delanoë à l'heure de décider l'avenir du cœur de Paris. »
Frédéric Edelmann, *Le Monde* 15/12/04.

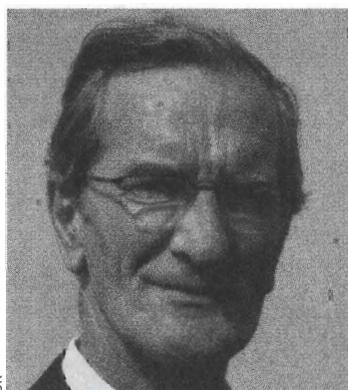
12 MAIRES FACE À LA MAÎTRISE D'OUVRAGE

En interrogeant des maires de toutes générations (de 40 à 70 ans), de tous horizons politiques et de tous types de municipalités (ville centre, banlieue, préfecture et sous-préfecture, commune rurale, station balnéaire), nous souhaitons esquisser quelques portraits de ces bâtisseurs qui sont aussi les interlocuteurs privilégiés des architectes. L'un de ces maires, Jean-Claude Gaudin, ne confiait-il pas aux journalistes réunis à Marseille pour la présentation du projet de Zaha Hadid près des docks de La Joliette que cette tour serait « la seule qui serait construite sous [sa] mandature, parce qu'avec des projets comme ça on peut perdre les élections » (*Le Monde*, 4/12/04). Entre ambition et réalisme, un maire s'interroge toujours au cours de son mandat sur les raisons de son élection. Et avec la décentralisation, l'urbanisme et l'architecture sont bien entendu au centre de ces raisons. Ce n'est pas un hasard d'ailleurs si la question qui les a tous fait réagir les interpelle sur la capacité de l'architecture à faire ou défaire l'image d'une ville. Petites ou grandes municipalités, les maires ont donc tous peu ou prou les mêmes problèmes. L'échelle

varie, mais fondamentalement le souci du développement demeure par exemple une constante. La question de la densité également, tout comme celle du répertoire des formes et matériaux acceptables pour une communauté donnée. En somme, le goût du maire n'est rien sans celui de ses administrés. Mais le goût et les préférences du maire comptent pourtant, nombre d'architectes pourraient en témoigner à mots plus ou moins couverts. C'est donc au cœur de la gestion de ces dissonances culturelles, entre conflit et compromis, que nous avons souhaité placer ce tableau d'élus municipaux. En filigrane, se dessine encore et toujours le *colloque singulier*, celui dont peut rêver tout maire et tout architecte. La visite au maire, tout simplement, sans tous ces corps intermédiaires, dans l'idéal et d'homme à homme.

J.-L. V.

1 – la ville est d'abord un lieu de représentation



JOËL-GUY BATTEUX
MAIRE DE SAINT-NAZAIRE
69000 HABITANTS

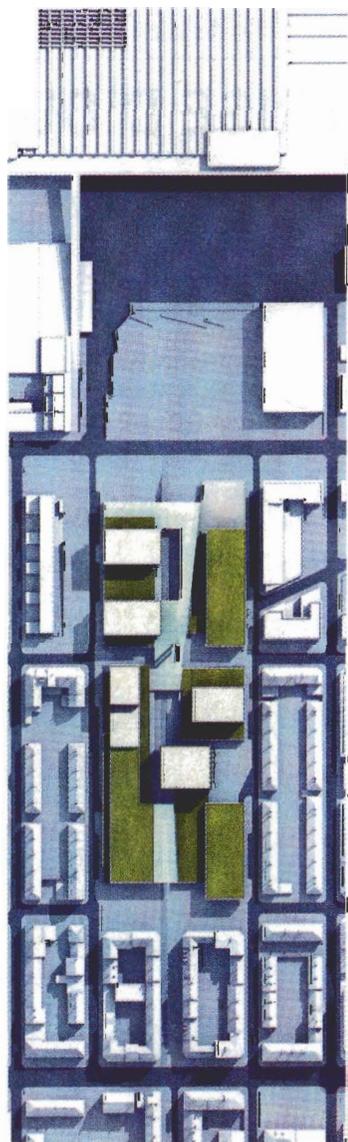
Vous avez, depuis une vingtaine d'années, conduit une série de projets architecturaux et urbains souvent cités pour leur caractère exemplaire. Ces collaborations régulières avec plusieurs architectes et urbanistes ont-elles modifié votre vision de la ville ?

JOËL-GUY BATTEUX. J'ai été formé aux questions architecturales et urbaines par un ancien directeur des services de la Ville de Saint-Nazaire qui était architecte de formation. Je l'ai longuement entendu me parler de la reconstruction de la ville après-guerre et il m'a pour ainsi dire transmis le virus. A mes débuts, j'ai parfois conduit certains projets de manière instinctive, aujourd'hui, je les mène sur un mode bien plus réfléchi. L'architecte doit d'abord répondre à un cahier des charges précis qui dissocie clairement fonction et enveloppe. Quand on parle d'architecture, on ne s'intéresse trop souvent qu'à l'enveloppe. Une belle architecture ne se conçoit pas sans réponse appropriée aux besoins des usagers futurs, et l'aspect extérieur doit trouver son origine dans l'intelligence du plan et dans la réponse aux fonctions de l'édifice. On doit pouvoir lire la fonction d'un édifice

compris la fonction, les architectes sont partis de la fonction pour penser leur projet et l'exprimer ensuite en façade.

Selon vous, l'architecture peut donc contribuer à faire ou défaire l'image d'une ville...

A Saint-Nazaire, l'exemple de la base sous-marine est le plus parlant. Cette architecture a en effet longtemps été une tare alors qu'elle devient aujourd'hui un élément très fort d'identification. Nous avons travaillé le bâtiment existant, souvenir douloureux à tous égards, grâce à l'apport de Manuel de Solà Morales, certainement l'architecte qui m'a le plus marqué. Il n'a pas, à proprement parler, conçu une architecture, mais, après de très longues heures de discussion, il a simplement repris l'idée de dominer, s'emparer, digérer et accepter cette base. Il a d'ailleurs eu ce beau mot: domestiquer la base. Il a eu cette idée géniale de la percer pour réinstaurer – sans



Le Ruban bleu, espace commercial, reliera le centre-ville à Ville-Port en 2007.

détruire – une continuité entre la ville et le port, et de monter sur la base au moyen de cette rampe, ou plutôt de cette route, puissante, qui ne donne aucune impression de fragilité. C'est une idée de l'architecte: aller sur le toit de la base comme on se rend sur un vaste espace public. Mais c'est aussi l'idée d'un architecte qui possède une immense culture des villes. Et puis, durant toute la période durant laquelle il a travaillé à Saint-Nazaire, il est tout simplement devenu Nazairien, tout en conservant la culture de tout ce qu'il avait vu dans le monde entier.

C'est votre portrait de l'architecte idéal?

Oui, même si nous avons travaillé avec beaucoup de grands architectes, Claude Vasconi le premier pour le « Paquebot » et la refonte du centre-ville. Nous avons eu cependant quelques frictions au début de notre collaboration. J'étais très heureux de voir arriver un grand architecte que, personnellement, et compte tenu de l'ambiance locale, je n'aurais pas réussi à faire venir – c'est la chambre de commerce qui nous l'a proposé. J'ai donc sauté sur l'occasion tout en refusant catégoriquement sa première esquisse. C'est donc par la discussion que nous sommes parvenus à ce bâtiment-là. Aujourd'hui, nous avons la chance de travailler avec de nombreux talents, Jakob et Mac Farlane pour le centre culturel, j'en ai parlé, mais aussi Finn Geipel pour le centre d'art et des musiques actuelles, dans l'alvéole 14 de la base sous-marine, qui va rapatrier à Saint-Nazaire l'une des coupoles radar de l'ancien aéroport Tempelhof de Berlin-Ouest, tout un symbole, qui nous permettra de pénétrer sur le toit de la base sans pour autant l'investir totalement (Solà Morales s'opposait à la multiplication intempestive des constructions sur ce toit promenade). Je pense donc qu'aujourd'hui, Saint-Nazaire entretient un rapport particulier avec les architectes et que nous savons créer une intimité particulière. Une intimité que l'on doit aussi à la DDRN [Délégation au développement de la région nazairienne]. Une culture particulière s'est développée chez nous, à travers notamment le marché de définition, procédure délicate au demeurant – je pense à la consultation pour la rénovation des Halles à Paris où les projets sont beaucoup trop dessinés, précis, et gênent la phase de concertation avec les équipes sélectionnées. Par

exemple, pour la seconde phase du projet Ville-Port, nous n'avons eu aucun rendu intermédiaire. Ici, nous ne demandons pas tout à l'architecte et la Ville doit avoir un point de vue. Nous devons au préalable bien savoir ce que nous voulons faire. A l'architecte d'amener un supplément pour nous faire évoluer. Mais si, comme cela se voit fréquemment, nous appelons un grand architecte pour concevoir tel ou tel équipement en attendant tout de lui, je crois que nous manquons notre objectif. Si la Ville n'a pas de convictions, le dialogue est pauvre. C'est par exemple en dialoguant que nous avons convaincu Jakob et Mac Farlane d'adopter un matériau plus mat et mieux fini pour carrosser l'enveloppe du centre culturel alors qu'ils avaient à l'origine pensé à un matériau brut évoquant de manière sans doute un peu trop littérale les conteneurs.

Y a-t-il, après ces vingt années de chantiers, des architectes que vous aimeriez faire travailler sans en avoir eu encore l'occasion?

Il y a des architectes avec lesquels je sais que je ne travaillerai jamais! En premier lieu ceux qui arrivent en considérant qu'eux seuls savent et plantent leur édifice. Pour la nouvelle Maison du peuple, Bernard Reichen a bien compris, au cours du marché de définition, ce que nous attendions, et il nous a rendu un projet magnifique. L'architecte qui arrive chez nous travaille dans un milieu ouvert, qui met sur la table tout ce qu'il sait de la ville, objectivement et subjectivement. Les architectes se mettent alors très vite dans le bain et apprécient cela.

Bernard Reichen, à cette occasion, a légèrement infléchi son écriture traditionnelle...

C'est exact. Il a tout pigé. Quand on a vu les différents projets, il n'y a pas eu photo.

Personnellement, quels sont vos matériaux préférés?

Saint-Nazaire est une ville nouvelle, contemporaine, moderne. Elle a longtemps souffert à ses débuts. On commence tout juste aujourd'hui, un demi-siècle plus tard, à percevoir les qualités de l'architecture des années 1950, blanche, tendue, structurée et somme toute assez basse, dominée par l'horizontale. Depuis le début, je dis qu'il faut l'assumer, cette architecture, éviter de la contrarier, ne pas nier ce que Saint-Nazaire

depuis l'extérieur. L'autre volet fondamental rejoint la question de la ville. Ici, la ville n'était pas considérée en tant que telle. On disait volontiers Saint-Nazaire, mais jamais la ville de Saint-Nazaire. La ville, c'est bien entendu l'agora, le forum, le champ de foire, le marché, mais avant tout cela, la ville est d'abord un lieu de représentation, de toutes les représentations. Il faut rappeler cette vieille expression: les bourgeois ont pignon sur rue. Qu'est-ce que cela signifie, sinon qu'ils étaient représentés, sachant que le défaut de représentation est probablement ce qui touche le plus cruellement certaines catégories de la population. L'exclusion est aussi une exclusion de la représentation. Il n'y a rien de fortuit à voir les grands corps constitués s'évertuer à ériger de grands bâtiments repérables à l'échelle d'une ville, de la cathédrale à la préfecture en passant par la caserne. Enfin, la représentation que nous avons des villes passe la plupart du temps par quelques grands édifices symboliques: Paris et la Tour Eiffel, Notre-Dame, le Louvre, l'Arc de Triomphe; New York et les deux tours du World Trade Center; Pékin et la Cité interdite; Hongkong et, aujourd'hui, la tour dessinée par Pei... Et les civilisations sont pour la plupart représentées par une ou des villes symboliques. Les villes ont donc besoin de travailler leur représentation et c'est le rôle de l'architecte et de l'urbaniste, des deux conjugués puisque l'on ne modifie pas une ville simplement par des « coups » architecturaux. Ici, nous faisons d'abord travailler les urbanistes, avant les architectes. Je pense que c'est du créateur de chaussures que l'architecte se rapprocherait le plus: une belle chaussure donne d'abord le sentiment d'un confort intérieur. Je pense au projet récent de Dominique Jakob et Brendan Mac Farlane pour le nouveau centre culturel du Famil: dès que nous avons eu le plan entre les mains, indépendamment de la forme extérieure, nous avons immédiatement

a été lors de sa reconstruction. Voilà pourquoi, par exemple, nous avons choisi un mobilier urbain résolument contemporain avec des matériaux et des techniques de la région. C'est nous qui avons inventé le mobilier urbain blanc. La ville est blanche. S'y conjugue cette lumière typique, laiteuse, des villes d'estuaire où l'eau se mélange à l'air. J'ai pris ce pari lorsque nous avons refait l'avenue de la République. Jean-Claude Decaux est originaire de Saint-Nazaire; ses premières aubettes, il les a montées ici. Il m'a dit que le mobilier urbain était le rouge à lèvres sur la ville, et il a bien raison, mais s'il dessine un mobilier superbe, il dessine malheureusement le même pour tout le territoire. Je ne sais pas s'il a souvent financé un mobilier qu'il n'avait pas dessiné, mais c'était ça ou l'absence de publicité en centre-ville. Il a fini par admettre notre choix. Pas de vert bronze ni de gris, mais du blanc, et notre mobilier n'est pas plus sale ni plus taggé qu'ailleurs. Habités comme les autres aux candélabres «à l'ancienne», les Nazairiens voulaient ressembler aux autres villes, mais non, nous ne sommes pas tous identiques.

Vers quel « style » ou quelle période de l'histoire de l'architecture vous sentez-vous personnellement le plus attiré ?

Nous sommes très marqués, ici, par l'Art déco. La construction du paquebot *Normandie* a laissé une empreinte durable dans les esprits. On peut juste regretter d'avoir construit d'aussi beaux bateaux et d'avoir mis autant de temps à s'apercevoir que l'on y faisait travailler des artistes de talent, les meilleurs de chaque époque. Et c'est paradoxalement au moment où l'on a construit des bateaux plus kitsch pour les opérateurs de croisières américains, que l'on a commencé à faire visiter les bateaux aux Nazairiens. *Le France* a aussi marqué les esprits pour une autre déclinaison de la modernité, celle de la France des Trente Glorieuses, entre De Gaulle et Pompidou. Et puis, un peu dans le même ordre d'idées, dans le respect de cette tradition de technique et de construction, on aime bien être un peu en pointe sur ce terrain avec par exemple les nouveaux locaux de la Carene [Communauté d'agglomération de la région nazairienne et de l'estuaire]. Alors que les nouvelles institutions s'attachent souvent à construire des bâtiments puissants

et expressifs, nous avons choisi le modulaire. La Carene n'a pas besoin d'être représentée. Ce sont les municipalités qui sont représentées à travers la Carene. Nous sommes donc dans le fonctionnel, et Thomas Bonnier, de Topos Architecture, a réussi à concevoir, à l'image de ce qu'il est en train de réaliser à nouveau avec la Maison des associations, un bâtiment institutionnel à partir de composants industrialisés.

A part la vôtre, quelle serait votre ville préférée ?

Barcelone, pour ce que cette ville est parvenue à faire depuis trente ans, en partant d'un chaos qu'elle a réussi à organiser sans pour autant le faire complètement disparaître, en conservant cette ambiance un peu violente.

Et aussi pour les structures que la municipalité a su là-bas mettre en œuvre pour conduire ses projets...

C'est un exemple, en effet, que nous cherchons à suivre. Il faut préciser qu'à Saint-Nazaire, tous les grands projets sont sous maîtrise d'ouvrage

UNE BELLE ARCHITECTURE NE SE CONÇOIT PAS SANS RÉPONSE APPROPRIÉE AUX BESOINS DES UTILISATEURS. ON DOIT POUVOIR LIRE LA FONCTION D'UN ÉDIFICE DEPUIS L'EXTÉRIEUR.

ville. Les investisseurs privés, vous savez, ils viennent quand le chemin est tracé. C'est à la Ville de tracer le chemin, en premier lieu par les espaces publics, avec un projet et une cohérence. Et aujourd'hui, nous sommes devenus crédibles lorsque nous exposons ce que nous allons faire à l'horizon de cinq à dix ans. Lorsque les investisseurs privés vous croient, ils viennent alors jouer sur ce terrain bien balisé, avec des règles du jeu bien établies. Ils savent alors très précisément pourquoi ils

viennent jouer et à quel jeu. Parallèlement, nous avons souhaité en permanence unifier le traitement du centre-ville et celui des quartiers en essayant de réduire les coûts et en traitant toujours de vastes surfaces. Il fallait donc trouver des concepteurs acceptant ces coûts limités: l'Atelier Ruelle nous a accompagnés dans cette démarche en travaillant autant sur le centre-ville que sur les quartiers de la Chesnaie et la Bouletterie. Et puis, dans la foulée du « Paquebot », Kersalé nous a énormément apporté sur le traitement de l'espace du Port, de la base et des bassins à flots. L'art de Kersalé est très technique et construit en même temps un socle pour le travail futur des architectes – d'où parfois quelques frictions avec Manuel [de Solà Morales]. Il conçoit en ce moment un nouvel éclairage pour le quartier Ville-Port et les portes de la ville dont nous attendons beaucoup, et pour des sommes tout à fait raisonnables. La ville se construit avec tous ces métiers, urbanistes, architectes, paysagistes, artistes...

Ce choix de l'architecture contemporaine était-il prémédité ou s'est-il précisé au fil des mandats ?

Le projet déterminant a été le « Paquebot » avec lequel on a réussi notre coup, osé et dans des délais très serrés. La chambre de commerce a pointé l'urgence d'une densification commerciale du centre-ville au risque de voir celui-ci se retrouver à Trignac [commune limitrophe de Saint-Nazaire qui accueille une vaste zone d'activités]; deux ans plus tard, le « Paquebot » était inauguré. C'est un record pour ce type de projet. Cela dit, j'avais également beaucoup appris d'un échec, un peu plus tôt, avec la rue de la Paix où nous voulions, déjà, rétablir la liaison entre l'avenue de la République et le Port. Nous

avons fait appel à des plasticiens, mais nous n'avions pas investi suffisamment, financièrement et intellectuellement, pour nous donner les chances du succès. Nous en avons tiré les leçons pour nos autres projets. L'expérience ne nous a pas découragés; elle nous a simplement évité de répéter les mêmes bêtises.

Vous avez dit avoir saisi l'occasion de travailler avec Vasconi qui vous était offerte par la chambre de commerce. Est-ce que, par la suite, des

architectes reconnus vous ont plus ou moins spontanément offert leurs services ?

La médiation de la chambre de commerce nous a d'abord permis d'éviter la remarque traditionnelle: pourquoi ne faites-vous pas travailler des architectes locaux? Mais ce moment de bascule, bien entendu, nous l'avons ressenti. Un changement très net de notre image au sein du monde des architectes. D'autres acteurs nous ont aidés en menant un vrai travail de médiation; en particulier Ariella Masbounji qui a cru depuis le début à l'intérêt de l'aventure et à nos méthodes. Sans elle, par exemple, Manuel de Solà ne serait pas venu travailler chez nous. Il fallait oser: je pense à sa première esquisse où l'on voyait la base percée, la rampe et, autour, rien, absolument rien, sauf un lampadaire planté au milieu d'une grande flaque d'eau! Il m'a dit qu'il était certain de ne pas gagner ce concours – et que le gagner n'en valait pas la peine –, sauf si j'arrivais à comprendre, dès cette première image mystérieuse et un peu opaque, ce qu'il voulait faire exactement. Et le jury s'est ensuite déterminé avec la voix prépondérante de son président, la mienne.

Propos recueillis
par Jean-Louis Violeau

Joël-Guy Batteux 60 ans.
Maire (PS) de Saint-Nazaire (Loire-Atlantique), depuis 1983 (premier adjoint à partir de 1977).
Président de la Carene (Communauté d'agglomération de la Région nazairienne et de l'Estuaire – 120 000 habitants).
Vice-président du Conseil régional des Pays de la Loire depuis 2004.
Ingénieur chimiste.
www.mairie-saintnazaire.fr